

Par l'auteur des  
MILLE TALENTS D'EURÍDICE GUSMÃO

Martha Batalha  
UN CHÂTEAU  
À IPANEMA



DENOËL



# Un château à Ipanema

DU MÊME AUTEUR

*Les Mille Talents d'Eurídice Gusmão*, Denoël, 2017.  
Le Livre de Poche, 2018.

Martha Batalha

Un château  
à Ipanema

roman

*Traduit du portugais (Brésil)  
par Diniz Galhos*

DENOËL

Titre original :

*Nunca Houve Um Castelo*

Éditeur original : Companhia Das Letras.

Cette édition est publiée en accord avec Martha Mamede Batalha,  
conjointement avec ses agents attitrés,

L'Autre Agence, Paris, France et Villas Boas & Moss Literary Agency.

Tous droits réservés. Il est strictement interdit de reproduire ou transmettre  
ce livre, sous quelque forme que ce soit. Cela comprend la photocopie,  
l'enregistrement, le stockage et la transmission de données,  
sans permission écrite préalable de l'éditeur.

© Martha Batalha, 2018

*Et pour la traduction française :*

© Éditions Denoël, 2018

*Illustration :* © DR/Manchete Press.

Tous les efforts ont été faits pour identifier l'auteur de l'image.  
L'éditeur accepte toute information concernant l'auteur de l'image, son titre  
ou tout renseignement et s'engage à les indiquer dans les éditions futures.

Couverture : Constance Clavel.

Illustration © Henry Rivers.

*À Juan*





# PREMIÈRE PARTIE



« Le petit château mauresque, qui avait même une tour, existait déjà en 1904. Ce fut l'une des premières maisons d'Ipanema, construite par le consul suédois Johan Edward Jansson. »

Ruy CASTRO, *Ela é carioca :  
Uma enciclopédia de Ipanema*

« Le passé est un lointain pays. Là-bas, tout est différent. »

L.P. HARTLEY, *Le Messenger*



À quinze heures vingt ce samedi 6 janvier 1968, vent de nord-ouest, ciel partiellement nuageux et température en baisse, sans prêter la moindre attention à la forte odeur de steak tout juste saisi dans le beurre, ni à la voix du présentateur Silvio Santos, démultipliée par les postes de télévision de tout le voisinage, Estela macule de larmes et de mascara la taie brodée de son oreiller tout neuf. Ses cheveux longs recouvrent son visage, ses ongles rouges sont enfoncés dans un mouchoir en lin. Ses pieds dépassent du matelas, ses escarpins glissent et tombent à terre, et elle se recroqueville, ramenant ses genoux vers son menton. Estela ne pense plus à rien, elle ne fait que se répéter *pourquoi, mon Dieu, pourquoi*, tentant de trouver dans le chaos de sa tristesse la raison profonde de ses malheurs.

Puis elle s'endort. Quand un peu plus tard le même jour elle se réveillera, de même que dans les semaines, les mois et les années qui suivront, toutes les fois où elle se posera à nouveau la douloureuse question de cet après-midi, la réponse sans cesse lui échappera.

Cette réponse existe, mais elle est complexe. Ses origines sont si multiples, et si lointaines, qu'elles confinent presque au mythe. Voici l'une d'elles : rien ne serait arrivé si Johan n'avait pas fait la connaissance de Birgit, et si Birgit n'avait pas été aussi spéciale. S'ils n'avaient pas décidé de quitter un continent pour un autre et de se faire construire un château. Si trois enfants blonds avaient eu une enfance similaire à celle de leurs père, mère et grands-parents, plutôt que de naître étrangers dans le pays qui fut le leur.

Soixante-dix ans avant les sanglots d'Estela, Johan parcourait les rues de Stockholm en considérant des raies de cheveux impeccables et des creux de chapeaux. Il s'engonçait tant bien que mal sur les sièges des tramways, ne dormait jamais que les jambes pliées et, lorsqu'il s'étirait dans son lit, il touchait les deux murs opposés de sa chambre. Il n'allait déjà plus au théâtre. La dernière fois, quelqu'un lui avait crié « Baissez-vous! », Johan s'était enfoncé dans son fauteuil, et un nouveau cri avait retenti : « Je vous ai demandé de vous baisser! » Il avait vingt-deux ans et sa croissance ne s'était pas encore achevée : les pantalons taillés en début d'été lui arrivaient au-dessus des chevilles en automne. Même son père, champion de saut en hauteur qui portait une belle cicatrice au front depuis ce jour où il avait traversé un seuil en courant, devait lever les yeux à s'en casser la nuque lorsqu'il discutait avec son fils.

Son emploi de fonctionnaire ne lui allait pas non plus. Tout le jour, il devait se recroqueviller sur lui-même, les

jambes comprimées l'une contre l'autre sous son bureau. Johan remplissait des formulaires qui se ressemblaient tous, recevait son salaire, et ne parvenait pas à se défaire de cette impression qu'il avait d'être rémunéré à souffrir.

« Si jeune et si triste », se lamentait Heidi, sa mère, lorsque de retour du travail il s'enfonçait dans le divan, face à la pendule à coucou.

Encore aurait-elle compris s'il avait eu cinquante ans : la famille Jansson abondait en hommes qui renonçaient à la vie bien avant que la vie renonce à eux. La mélancolie arrivait avec l'âge mûr, et les géants de la famille annulaient alors leurs parties de jeu de boules pour s'abandonner à leur canapé, qu'ils ne quittaient que pour leur cercueil. Mais son pauvre petit Johan était en pleine croissance : il avait encore toute sa vie devant lui.

« Il faut que tu te changes les idées, mon fils », disait Heidi, avec dans la voix un désespoir qui impliquait que ce conseil s'appliquait à tous les aspects de sa vie. « Va acheter du pain, va faire cirer tes souliers, va te promener en ville. Va te changer les idées. »

Johan l'écoutait sans relever les yeux de sa soupe. Il roulait une boule de mie de pain absolument parfaite, déclinait le dessert et se retirait dans sa chambre.

Il en fut ainsi jusqu'à une nuit de décembre. Il aurait voulu dîner dans le silence, mais l'expression de supplicée de sa mère le gênait tant qu'il essaya de lui faire la conversation.

« Christian donne une fête pour le Nouvel An », dit-il.

La table trembla alors, la soupe déborda et Heidi apparut soudain à quelques centimètres de lui.

«Tu vas enfin pouvoir te changer les idées!

— Je le connais à peine, ce Christian. À dire vrai, j'ignore pourquoi il m'a invité. Je ne pense pas que j'irai. Non, bien sûr que je n'irai pas.

— Le pantalon que je t'ai fait le mois dernier te va encore? Tes souliers sont trop petits? Et cette tache sur ton col? Enlève ta chemise que je la lave tout de suite.»

Heidi mouilla un coin de serviette dans son verre d'eau et frotta le col de Johan. «Elle sera comme neuve pour la fête», dit-elle. Cela faisait des années qu'elle ne s'était pas autant rapprochée physiquement de son fils, et celui-ci put voir tous les détails du sourire qu'elle contenait, les cheveux blanchis aux tempes, et ses yeux pleins de larmes, des larmes de soulagement et non de tristesse, comme c'était trop souvent le cas.

«Le pantalon et les souliers me vont encore, ne t'inquiète pas.»

Deux semaines plus tard, dans la nuit du 31 décembre 1899, rabougri par le froid et la timidité, Johan frappa à la porte dudit Christian. Un domestique tendit les bras pour prendre son manteau, et Johan le remercia. Il pénétra dans le salon : les couples qui dansaient et les groupes qui discutaient aux quatre coins de la pièce le réchauffèrent aussitôt.

«Champagne, monsieur?» proposa un autre domestique.

Johan déambula avec sa coupe jusqu'à apercevoir l'arbre de Noël. Il se posta derrière les branches, et fit alterner éternuements et gorgées de champagne. Au bout d'une quinzaine de minutes, tout lui parut parfait : la place qu'il s'était trouvée dans cette fête, les démangeaisons qui ne quittaient



pas le bout de son nez, l'éclairage harmonieux du salon, les accords de l'orchestre de chambre et les parfums des jeunes filles. Il posait la tête contre le mur qui se trouvait derrière lui, avec la ferme intention de ne plus bouger d'un centimètre, lorsque quelqu'un lui effleura la cuisse.

Birgit. Soixante-dix kilos de femme répartis sur un mètre cinquante. Coiffés d'une chevelure blonde et ondulée en forme de trapèze : on lui avait conseillé pour l'occasion de ne pas s'attacher les cheveux. Birgit dit quelque chose, et Johan répliqua : « Comment ? » Elle répéta, et Johan rétorqua : « Pardon ? » Elle mit ses mains en porte-voix et s'écria : « Il paraît que nous devons tous danser sur la prochaine valse ! »

Johan répondit qu'il ne savait pas danser, et Birgit l'ignora. Il envisagea de lui faire comprendre son refus par une pantomime, mais elle lui tirait déjà le bras en direction du centre du salon.

Ce qui se passa alors se grava de façons diverses dans les mémoires, et fut oublié tout aussi diversement. Les mystiques eurent la certitude que Johan rapetissait et que Birgit grandissait à mesure qu'ils approchaient du centre du salon. Les romantiques eurent la même impression, mais prirent la peine de porter la main à leur cœur et de pencher légèrement la tête de côté. Les ivrognes virent un couple danser avec une perfection à laquelle seuls des gens ivres peuvent être sensibles. Les sceptiques ne remarquèrent rien, mais cela ne dura que quelques instants, car bien vite il ne fut plus possible d'ignorer les pas de danse du couple improbable. Lui tout en os, elle toute en chair. Lui

impeccablement coiffé, elle avec ses mèches rebelles. Lui si près du lustre, elle au niveau des ceintures. Et pourtant ils n'étaient pas si différents, *regardez un peu comment sa main à lui tombe à la perfection sur sa hanche à elle, comme sa main à elle parvient à se poser sur cette épaule si haute*, songèrent les mystiques, les romantiques, les ivrognes et les sceptiques. Johan et Birgit dansèrent cette valse les yeux dans les yeux, sans avoir à les baisser ou à les relever. Minuit sonna, ils portèrent un toast à l'an 1900, à toutes les années qui suivraient, et qu'ils passeraient, cela ils le savaient, ensemble.

La passion de Johan et les certitudes de Birgit furent si impérieuses que les préparatifs du mariage s'enchaînèrent aussitôt. Ils louèrent la première maison qu'ils visitèrent sur Östermalmstorg, achetèrent des alliances à la bijouterie la plus proche, trouvèrent une petite place dans l'agenda bien rempli du pasteur. Ils trouvèrent des meubles d'occasion à bon prix et Johan demanda à sa mère la permission de prendre avec lui la pendule à coucou. Cette dernière était si ancienne que nul ne savait au juste quand elle s'était liée au destin de la famille : le grand-père de son grand-père prétendait qu'il la tenait de son grand-père. Johan avait pris l'habitude de calquer son existence sur son rythme, et il ne s'imaginait pas vivre sans. Tout fut si rapide qu'au début de la nuit de noces Johan prit conscience que c'était la première fois qu'ils se retrouvaient dans l'intimité.

Il sortit de la salle de bains la moustache bien peignée et la bouche fleurant bon la menthe. Birgit était assise sur le lit, les mains sur les cuisses et le dos collé à l'oreiller.

« Elles ont dit qu'il fallait que tu gardes tes bretelles pour aller au lit, déclara-t-elle.

— Que je garde quoi ?

— Tes bretelles. Elles ont dit que tu devais les garder. »

Johan ne comprenait pas. Qui avait dit cela, et pourquoi devait-il garder ses bretelles ? Il regarda sa jeune épouse, ses nattes épaisses, sa chemise de nuit blanche, ses magnifiques yeux bleus. Il fixa ceux-ci avec plus d'attention. Ils lui parurent moins magnifiques. Comme perdus.

« Ne t'approche pas de moi sans tes bretelles, Johan. Pas un pas de plus, pas un pas de plus ! »

Birgit renfonça la tête dans ses épaules et tendit les bras devant elle. Johan s'immobilisa et ouvrit grand les paumes, comme pour signifier qu'il n'était pas armé. Puis il se saisit de ses bretelles et les remonta. Sur le lit, Birgit étouffait ses sanglots, le visage enfoui dans ses mains. Johan en profita pour s'approcher.

Au bout de quelques minutes, elle fut de nouveau en mesure de s'exprimer. Elle lui parla alors des voix qui ne la quittaient pas depuis sa plus tendre enfance : « Je crois même avoir appris à leur parler. » Ce n'était pas si horrible que cela, les voix pouvaient se montrer très serviables. Bien des fois elles exigeaient que Birgit sorte avec son parapluie alors qu'aucun nuage ne traversait le ciel matinal, et elle était la seule épargnée par l'averse surprise de l'après-midi. Elles lui indiquaient les nids-de-poule à éviter dans la rue afin qu'elle ne se foule pas la cheville. Et puis c'étaient de grandes amatrices d'art : elles passaient leur temps à la supplier d'aller au musée.

Sans cesser ses explications, Birgit tripotait les bretelles. Elle tirait sur l'une, puis sur l'autre, contemplait l'élastique qui se tendait puis revenait en place. Elle tirait, lâchait, et la bretelle claquait contre la poitrine de Johan dans un bruit sec. Birgit sourit, Johan aussi. Les voix disaient qu'il devait garder ses bretelles, sans préciser ni comment ni pourquoi. Les bretelles allaient et venaient, et cela faisait parfois un peu mal. Elles allaient et venaient, et parurent bientôt conçues à cette seule fin. Elles allaient et venaient, puis s'emmêlèrent, s'enroulèrent autour des poignets, des tailles et des cuisses, des bras, des genoux et des épaules, et tant d'autres parties de leur anatomie, de tant de manières différentes qu'il leur fallut faire durer la nuit jusqu'à cinq heures du matin, se réveiller à onze heures, reprendre jusqu'à la tombée de la nuit, à vingt heures, et prolonger de nouveau les choses jusqu'à cinq heures pour faire le tour du potentiel ludique de ces bretelles, d'apparence si triviale.

Ils étaient heureux. Johan se levait dès que le coucou sonnait sept heures, il s'habillait, mangeait ses flocons d'avoine, embrassait son épouse et partait travailler. Il se rendait à pied jusqu'au bâtiment officiel et, passé son seuil, devenait conseiller spécial attaché au ministère des Affaires étrangères.

Birgit faisait sa toilette en suivant les recommandations qui lui étaient faites – il fallait nouer ses cheveux parfois en une seule natte, parfois en deux. Elle faisait le ménage, allait au musée ou dans un café. Elle achetait un friand et en étudiait la pâte feuilletée comme s'il s'agissait d'une équation. Puis elle s'exclamait : « Vous aviez dit qu'il y